



Saint-Jean-Baptiste

Neuf siècles

au cœur du village



'est en 1112 que fut construite la première église de Plessiacus (Le Plessis), à l'initiative d'un couple de riches propriétaires (sans doute les châtelains), comme le précise le Chapitre de la cathédrale de Paris :

« Un nommé Barthélémy et sa femme ont édifié dans leur domaine appelé Plessis, une église qui, de même que celle de Châtenay, dépendra exclusivement de la cathédrale. Pour cette fondation, ils ont donné au desservant deux arpents de terre et des vignes destinées à ce desservant ». (1)

Précision importante : cet édifice n'est pas la chapelle d'un château, mais une église à part entière — enfin presque, car l'église du Plessis fait partie intégrante de la paroisse de Châtenay, celle-ci ayant toute autorité sur sa petite sœur pour toutes les cérémonies courantes ou calendaires : « Aux six fêtes principales de l'année que sont Noël, l'Épiphanie, la Purification, Pâques, la Pentecôte et la fête patronale de Saint-Germain, les habitants du Plessis, sauf les enfants et les serfs, seront tenus de se rendre à l'église de Châtenay, dont ils sont paroissiens, pour y observer les solennités et y faire les offrandes habituelles. ». (2)

Ce n'est qu'en 1156 que l'église du Plessis se débarasse de l'encombrante tutelle de sa voisine et devient une paroisse à part entière, sous le nom de Sainte-Marie-Magdeleine.

Le clocher datant de 1112 est de pur style roman. À souche carrée et dépourvu de contreforts, il présente des baies en plein cintre non géminées, une particularité stylistique. Sa flèche, reposant sur des corbeaux anciens, est surmontée d'un coq sur une croix. Inscrit au titre des monuments historiques en 1929, c'est le seul vestige de l'église primitive qui a traversé ces neuf siècles.



Le clocher au début du XX^e siècle.

L'église paroissiale pendant sept siècles



Feu de la Saint-Jean, une tradition païenne christianisée. Tableau de Jules Breton



Entre le XII^e et la fin du XVIII^e, pendant plus de sept cents ans, l'église Sainte-Marie-Magdeleine va faire son office, accueillant les villageois pour les messes dominicales et les nombreuses célébrations catholiques. Sous la société d'Ancien Régime, il existe dans l'année des dizaines de fêtes religieuses qui sont obligatoirement chômées. Elles servent souvent de repères chronologiques. Cependant, dès le XVII^e siècle, la hiérarchie catholique en supprime certaines pour appuyer l'activité économique. En effet, à cette époque se manifeste un clivage de plus en plus net entre les manifestations festives populaires et les fêtes organisées par les autorités, notamment religieuses. Dans le calendrier chrétien, le Carnaval est directement lié au Carême, une période de quarante jours de jeûne et de recueillement avant Pâques. Avant les privations, il représente donc une dernière occasion de se réjouir, de faire des excès et de brocarder les gens de pouvoir. La fête de la Saint-Jean correspond à une tradition païenne de fêter le solstice d'été. Après avoir tenté d'empêcher cette fête, l'Église catholique l'a christianisée en la dédiant à Saint-Jean le Baptiste, le 24 juin.

Tout au long de ces siècles, on y marie et on y enterre les personnalités les plus éminentes du village.

Le mariage le plus étonnant a été sans nul doute celui de Pierre de Montesquiou d'Artagnan avec Élisabeth Lhermitte d'Hiéville. Non pas du fait de la différence d'âge entre les deux époux (quarante ans !) mais par la présence d'une grande partie de la Cour de Versailles, à savoir « le dauphin Louis, héritier de la couronne, la marquise de

Maintenon, épouse secrète du roi, les petits-fils du grand monarque, le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou, le duc de Berry, puis Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, son épouse Élisabeth Charlotte de Bavière, leur fils le duc de Chartres, futur Régent ». (3)

Morts et enterrés

Le maréchal d'Artagnan y fut également enterré, en 1725, « dans un tombeau de marbre noir, au pied de l'autel de la chapelle de la Sainte-Vierge ». Sa sépulture, portant « *Cy gist très haut et très puissant Seigneur, Monseigneur Pierre de Montesquiou, comte d'Artagnan* », sera ouverte et pillée à la Révolution. Elle a aujourd'hui disparu. Il reste une plaque de marbre posée postérieurement portant l'inscription : « *À la mémoire de Pierre de Montesquiou, comte d'Artagnan, Maréchal de France, conseiller du Conseil de Régence, Chevalier Commandeur des Ordres du roi, décédé en son château du Plessis-Piquet le 12 août 1725, et inhumé le surlendemain en cette église. Requiescat in pace* ».

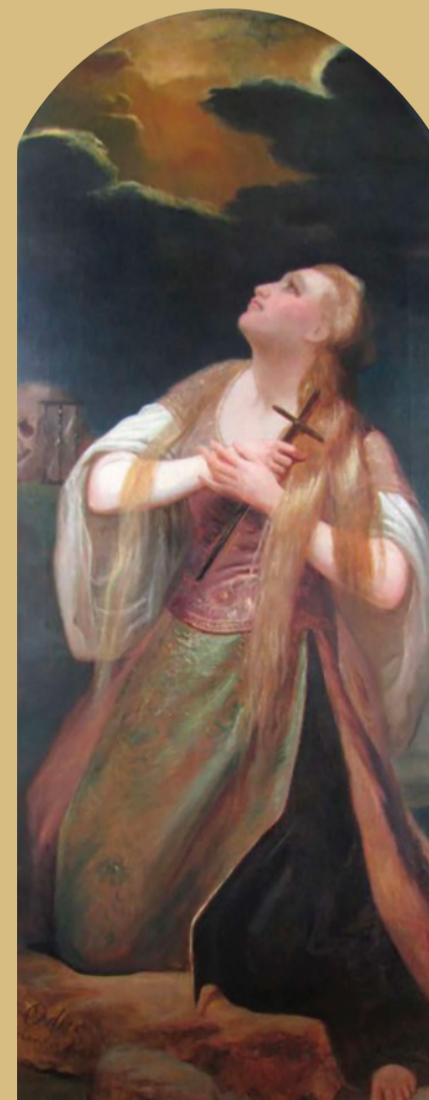
D'autres personnalités ont été enterrées sous cette église au fil des siècles, certaines ont laissé une épitaphe, aujourd'hui disparue, mais citée par l'abbé Lebeuf : Guiart du Plessis et son épouse Geneviève de la Fare, au XIV^e siècle, Nicolas Charles, seigneur du Plessis et de Grandfontaine, et son épouse Jehanne Bochart, au XVI^e siècle.



Plaque à la mémoire du maréchal d'Artagnan.

Marie de Magdala

Marie-Madeleine, ou Marie de Magdala, appelée aussi Marie la Magdaléenne dans les Évangiles, est une disciple de Jésus de Nazareth qui le suit jusqu'à ses derniers jours. Marie-Madeleine, que certains textes présentent comme une prostituée repentie, occupe, parmi les disciples féminines de Jésus, une position similaire à celle de Pierre parmi les apôtres masculins. Comme la plupart des apôtres, on lui prête une fin de vie itinérante pour prêcher la bonne parole, elle serait même allée jusqu'en Gaule où elle serait morte dans la grotte de la Sainte-Baume. Selon les traditions orientales, elle s'est retirée à Éphèse avec Marie, la mère de Jésus, et y est morte. Ses reliques ont été transférées à Constantinople en 886 où elles sont conservées. Elle est fêtée le 22 juillet.



Édouard Odier. Sainte-Marie-Madeleine, 1853.

Miracles et dévotions



Plaque de la chapelle.

Certaines églises médiévales étaient réputées pour être des lieux de pèlerinage, du fait qu'elles étaient dépositaires de certaines reliques, ou qu'elles étaient dédiées à un saint ou une sainte susceptible de réaliser quelque miracle, comme Rita, la sainte des causes désespérées, ou Christophe qui protège les

voyageurs. Sainte-Marie-Madeleine n'avait pas ce talent, mais dans l'église du Plessis, si l'on en croit l'abbé Lebeuf, existait un tronc destiné aux dons pour « Notre-Dame de La Quinte ». La Quinte était le nom médiéval donné à la coqueluche (Tussis quinta), une maladie apparue à la fin du Moyen-Âge et la cause de nombreux décès infantiles.

Le culte de la Vierge, sous la dénomination du Bon Secours, débute à Palerme en 1306, à la suite de l'apparition présumée de la Vierge au père augustin Nicola La Bruna. Selon la tradition, le moine, souffrant d'une maladie incurable et alors mourant, aurait été guéri par la Vierge, qui en échange lui aurait demandé de répandre la nouvelle du miracle et de la faire invoquer sous le nom de « Mère du Bon Secours ». À partir de ce moment, les Augustins répandent le culte de la Vierge du Bon Secours dans toute l'Italie et jusqu'en France. Dans l'église du Plessis, une chapelle était dédiée à Notre-Dame de Bon Secours.

Une église remaniée et enrichie d'œuvres d'art

© Collections Poireaux



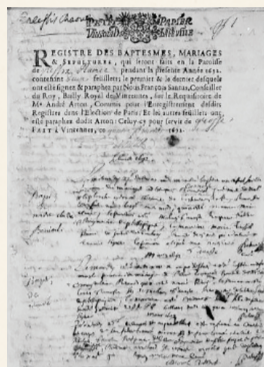
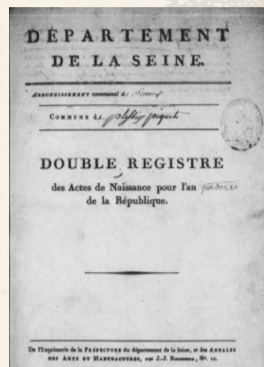
Dessin de la façade de 1737.

Au sortir du long règne de Louis XIV (1643-1715), la France connaît une « crise financière sans précédent », conséquence des guerres incessantes et des grands travaux. Pendant ce temps, faute de travaux, l'église du Plessis est dans un triste état. Elle menace ruine et demeure quasi impraticable. La famille de Montesquiou étant également dans une situation financière difficile, c'est le curé, François de la Garde, qui prend l'affaire en main et lance la collecte des 8 000 livres nécessaires pour la reconstruire, à l'exception du clocher qui tient encore debout. Les travaux sont achevés en 1737, dans un style classique, simple mais élégant, avec une couverture de tuiles plates. La nef est terminée par un chœur accosté de deux chapelles : celle de droite est consacrée à Sainte-Marie-Madeleine, celle de gauche, à Notre-Dame de Bon Secours. Dans le clocher recouvert d'ardoises, deux cloches y sont installées : une petite, qui sera descendue et fondue en 1793 pour les besoins de la République, une seconde, offerte par le comte d'Eu, seigneur de Sceaux, qui a été « voiturée gratis de Lieusaint en 1753 », sera sauvée par les villageois et sonne toujours les messes et les heures du Vieux Plessis.

Le temple de la raison

La Révolution française va bouleverser la vie du village et le sort de sa petite église. Le 14 décembre 1789, la Constituante vote une loi créant les municipalités ou communes, désignées comme la plus petite division administrative en France. La paroisse devient la commune du Plessis-Piquet, avant d'être rebaptisée Plessis-Liberté en 1793, et ce, jusqu'à la fin de la période révolutionnaire. Le marquis du Gas (1743-1820), qui était maire depuis 1787, va conserver ses fonctions avant de s'exiler en 1790, et c'est Antoine Moullé (ca 1722-1800), un agriculteur et propriétaire aisé, qui devient maire.

pour deux ans. Autre révolution : le 20 septembre 1792, l'Assemblée nationale législative attribue « aux municipalités le soin de recevoir et de conserver à l'avenir les actes destinés à constater les naissances, les mariages et les décès ».

Registre paroissial du début du XVIII^e siècle.Registre d'état-civil fin du XVIII^e siècle.

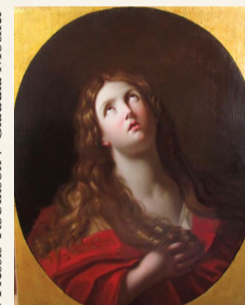
Ce n'est donc plus la paroisse qui enregistre les actes d'état-civil : les citoyens sont libres, après l'enregistrement d'une naissance, d'un mariage ou d'un décès, de pratiquer la cérémonie ou le rite religieux qu'ils désirent, ou de ne pratiquer aucun rite. Le problème : la municipalité du Plessis ne possède aucun bien immobilier pour se réunir ou entreposer ces nouvelles archives. Qu'à cela ne tienne, c'est l'église du village qui servira de salle de réunion et de lieu de stockage. Une église qui va, dès l'année suivante, en 1793, changer de dénomination : sur proposition du nouveau maire, Pierre Michel Berteray (1745-1806), le conseil municipal décide que « L'église de la commune serait consacrée en temple de la raison et que l'inscription en serait mise au-dessus de la porte ». De quoi faire perdre son latin au malheureux curé qui ne sait plus à quel Saint se vouer, Jean Dumaine, qui officie dans cette paroisse depuis 1765, tient à y rester et se résout à prêter le serment civique décrété par l'Assemblée nationale avec la constitution civile du clergé en 1790. « Je, Jean Dumaine, prêtre, curé de cette paroisse, jure d'être fidèle à la Nation, à la loi et au roi. » Mais un an plus tard, en 1791, il se rétracte devant le Conseil municipal « Dieu m'a fait la grâce d'ouvrir les yeux... » et se trouve dépouillé de sa cure. C'est Jean Fauvet, vicaire de Fontenay-aux-Roses, qui reprend la charge et prête serment. Mais rien n'est simple pour ce « citoyen curé », un peu trop politique, obligé de fuir à Paris en 1794, puis contraint de rentrer au village, avant d'être heureusement sauvé par le Directoire, en 1795, qui ramène le calme dans les esprits.

De généreux paroissiens

Le XIX^e siècle se déroule de façon beaucoup plus calme pour notre petite

paroisse, même si l'église menace à nouveau de s'écrouler, faute de moyens pour faire les travaux. C'est la Mairie qui doit lui venir en aide, le maire, Jean-François Tricot-Grosjean (1813-1874), écrivant en 1853 au curé, Benoit Berlioz (dont les ressources sont si faibles qu'il est obligé de résider à Sceaux) « Mon intention est de vous remettre chaque année pendant cinq ans à compter de ce jour au moins la somme de mille francs qui devra être uniquement consacrée à la reconstruction et à la réparation du gros œuvre de l'église ». Et le Conseil municipal s'acquitte...

Pourtant, la population du village, essentiellement paysanne, commence à changer : de grands bourgeois parisiens, les Hachette, les Bréton, les Marquis, les Vanlerberghe, les Draeger y fixent leur résidence secondaire, et même, pour certains, comme Louis Hachette, s'y installent durablement. L'église Saint-Marie-Magdeleine en profite et s'enrichit d'œuvres remarquables : le *Sainte-Marie-Madeleine*, d'après Guido Reni, donné à l'église du Plessis-Piquet par Mme Lefèvre Ravier en 1869 ; le *Saint-Jérôme*, inspiré de Ribera, don de la famille Vanlerberghe, propriétaire du château Colbert; une « Incrédulité de Saint-Thomas », attribué à Jean-Michel Mercier, donné à l'église par Charles Frédéric Lenepveu Boussaroque de Lafont, un châtelain local.

Sainte-Marie-Madeleine, copie du XVIII^e siècle. Anonyme, d'après Guido Reni.

Et bien évidemment, il faut citer le peintre Édouard Odier (1800-1887), fils du châtelain et maire du Plessis-Piquet Antoine Odier, qui a créé plusieurs œuvres spécialement pour l'église du village. Une *Sainte Marie-Madeleine* peinte en 1853, et un magnifique triptyque représentant l'Adoration des Mages, installé à une place d'honneur, au-dessus du maître autel.



© Mairie du Plessis-Robinson / Marion Chalopin

Édouard Odier, *Triptyque de l'Adoration des Mages*, vers 1850, Le Plessis-Robinson, église Saint-Jean-Baptiste.

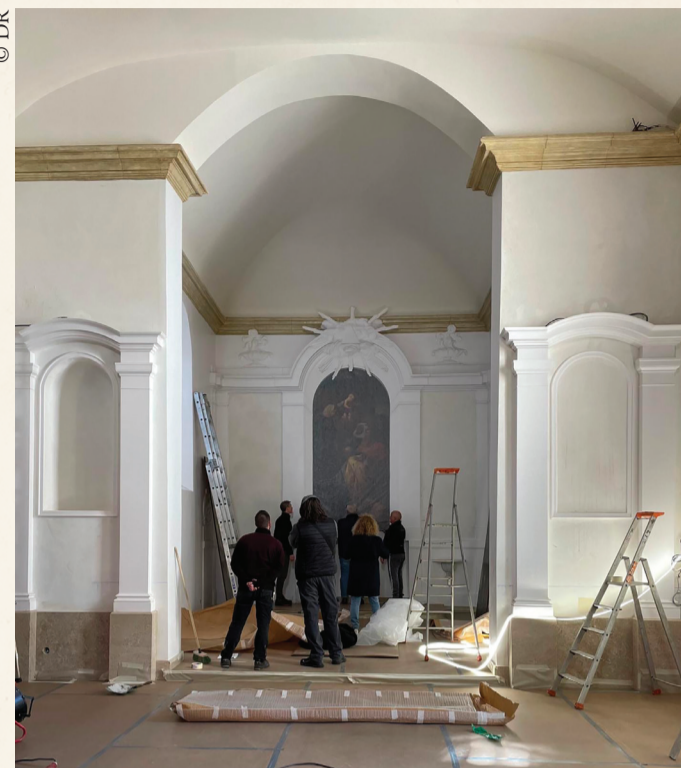
Plus grande et plus belle pour le XXI^e siècle



Foule écoutant la messe devant la porte de l'église en 1946.



Le nouveau chœur édifié en 1950.



Les travaux de restauration de l'ancien chœur.

Un siècle plus tard, rebaptisé Le Plessis-Robinson, le petit village est devenu une ville de plus de 10 000 habitants. L'église paroissiale, dont le clocher lézardé a été restauré en 1934, n'est plus assez grande pour accueillir tous les fidèles, ce qui décide le diocèse à faire appel aux Chantiers du Cardinal, spécialisés dans la construction, la rénovation et l'embellissement des bâtiments paroissiaux d'Île-de-France. Entre 1949 et 1950, l'église est donc agrandie au détriment du petit édifice ancien, sous la conduite de l'architecte-ingénieur Henri Vidal, très inspiré par le style de l'époque. Le mur gouttereau septentrional est détruit, son espace sert désormais de narthex et s'ouvre sur la nouvelle construction située quelques marches plus bas. Trois arcades en béton strié et en ogive forment l'accès au nouvel espace. Le chœur de l'ancienne église est clos et séparé par une fresque en béton peinte en bleu et gravée d'un dessin à la gloire de la Vierge par le peintre Pierre Mantes. Une tribune en béton posée sur colonnes forme une sorte de fond de scène. La voûte en berceau est remplacée par un faux plafond en dalles de bois latté. Très rapidement, la population doublant encore, les paroissiens s'avèrent trop à l'étroit dans ce nouveau cadre et, en 1966, la paroisse est transférée dans une nouvelle église, de style brutaliste, édifiée au cœur des cités. L'église du village, devenue secondaire, doit être rebaptisée et elle prend le nom de Saint-Jean-Baptiste, afin de célébrer la mémoire du fils d'une paroissienne, Madame Mellier, mort au champ d'honneur en 1914.

Une église restaurée pour 2026

À la fin du XX^e siècle, après l'élection en 1989 de Philippe Pemezec comme maire, Le Plessis-Robinson fait l'objet d'une nouvelle révolution urbaine, avec la création d'un Cœur de Ville autour du Vieux Plessis, la reconstruction des cités-jardins, la rénovation des grands ensembles. Au final, l'église Sainte-Marie-Magdeleine du plateau va être reconstruite dans le style traditionnel qui est l'image nouvelle de la ville. Parallèlement, la ville, propriétaire de l'édifice, lance un vaste programme de restauration de l'église Saint-Jean-Baptiste, sous la direction de Nada Breitman-Jakovljevic, architecte du patrimoine.

« Il s'est agi de rendre à cet édifice les qualités perdues et de restituer son caractère au plus près de son passé, en faire à nouveau un lieu de culte qui puisse vivre en harmonie avec l'église moderne et assurer des petites cérémonies. » Dans un premier temps, il a fallu démolir la tribune intérieure en béton, démonter l'escalier en bois du baptistère, ouvrir à nouveau le chœur tout en découpant la fresque en béton, casser le faux plafond en bois. La restauration de la charpente originelle est couplée avec la rénovation de la toiture de l'église et de son clocher, désormais surmonté d'un magnifique coq traditionnel sur une croix. Les vitraux dont on ne connaît pas l'iconographie ancienne, sont remplacés par des vitraux losangés sur des verres structurés. Les façades sont ravalées à la chaux avec une teinte s'alliant à celle du château. L'espace de l'église histo-

rique retrouve ses fonctions initiales : le chœur est restauré dans ses faux marbres, le clocher et la chapelle attenante arborent leurs murs en pierre quasiment millénaires. La clôture de chœur est désormais ouverte et reprend le dessin vu sur les photos anciennes tout comme les deux petites chapelles latérales consacrées à la Vierge et à Marie-Madeleine. Le trésor de Saint-Jean-Baptiste, les tableaux anciens restaurés, retrouvent leur place.

La troisième plus ancienne des Hauts-de-Seine

Avec son clocher de 1112, l'église Saint-Jean-Baptiste est la plus vieille des Hauts-de-Seine, après l'église Saint-Germain-l'Auxerrois de Châtenay-Malabry, dont les parties les plus anciennes datent de la fin du X^e siècle, et Saint-Pierre-Saint-Paul de Clamart, dont les bases datent du XI^e siècle. Saint-Hermelande de Bagneux a été édifiée en 1175, Saint-Saturnin d'Antony en 1177 et Saint-Jean-Baptiste de Sceaux en 1203. L'ancienne église Saint-Pierre-Saint-Paul de Colombes, dont il ne reste que le clocher et des ruines, serait du XII^e ou XIII^e siècle. Saint-Étienne d'Issy-les-Moulineaux date de 1336, avec un tympan sculpté de style roman. Le clocher roman de notre église fait l'objet d'une inscription au titre des monuments historiques, le 10 avril 1929.

L'abbé Comin

Eugène Comin (1889-1976) est curé du Plessis-Robinson de 1939 à 1962. Au-delà de son activité considérable dans la paroisse, entre les cérémonies, le patronage catholique, les deux écoles religieuses, il s'engage avec toute son énergie dans la Résistance. Membre du Comité local de libération, il participe à la libération de la commune en 1944, mais se retire de la politique aux élections suivantes. Il reste, avec le maire Robert Levol, l'une des grandes figures du Plessis-Robinson d'après-guerre, développant la pratique religieuse, au point de devoir agrandir l'église paroissiale en 1949.



L'abbé Comin (à G.) avec Mgr Puset en 1958.

SOURCES

- Abbé Jean Lebeuf *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris* 1754
- Georges Teyssier *Le Plessis-Piquet, ancien Plessis-Raoul*, Hachette 1885 (1) et (2)
- René Pottier *Histoire d'un village* Nouvelles éditions latines 1942
- Jacques Ledoux, *Le Plessis-Robinson, neuf siècles de vie au fil de l'histoire*, Éditions TerraMare 2009 (3)
- Georges Claisse *Le Plessis-Robinson*, éditions municipales 1984

REMERCIEMENTS

au service des Archives municipales et à Nada Breitman-Jakovljevic pour leur collaboration

